Vigueur et impasses de l'héritage freudien

L'article de Jacques Hochmann[1] survole un paysage sombre que ne manquera de reconnaître le voyageur égaré dans le paysage néolibéral. Surtout si, désemparé, il s'aventure à chercher dans le DSM le code du désordre qui l'habite. Les propos de l'auteur sur un mode d'évaluation, culminant dans la destruction de son objet, sur une haine des liens et de la pensée, commune au psychotique et à l'industriel des soins, n'étonneront que le clinicien étranger aux péripéties institutionnelles du sujet «entrepreneurial».

De plus, cette dégradation déborde largement le cadre du soin psychique. C'est tout l'univers du nursing hospitalier qui se trouve contaminé par un système managérial voyant peu de différence entre la gestion à flux tendu de pièces détachées et, par exemple, le suivi de «lits» dans un service d'orthopédie. Il s'ensuit qu'après avoir bénéficié d'actes techniques hautement sophistiqués, le patient, une fois sorti des soins intensifs, se retrouvera le plus souvent dans un état de déréliction du style «Marche ou crève», apte à potentialiser l'effet-nocebo — versant toxique et souvent létal de l'effet-placebo.

Point de pathos dans l'usage du terme «déréliction». Il correspond concrètement à la situation d'un opéré-lambda, réduit à un état de dépendance physique totale et dès lors de grande vulnérabilité émotionnelle. Incapable de se mouvoir, stocké des heures durant dans un fauteuil en dépit des impératifs médicaux de remobilisation, le voilà confronté en outre à un téléphone, une radio, une télécommande – voire une sonnette d'appel – résolument hors de portée — tandis que, dans un réduit encombré de paperasses, le personnel infirmier remplit, haletant, les feuilles de prestation et les grilles d'évaluation propres à le mettre à l'abri lui-même des affres d'une mauvaise «évaluation».

En ce milieu comme en d'autres, la maltraitance des uns entraîne celle des autres. Tout se passe comme si, une fois dépassé le niveau hiérarchique de technicien(ne) de surface venu(e) d'ailleurs, la prise en compte des relations humaines n'était plus perçue que comme frein à la productivité. Un livre comme «Souffrance en France» (Christophe Dejours, 1998), un film comme «*The navigators*»[2] (Ken Loach, 2001), démontrent combien la destruction des liens et la ruine des solidarités appartiennent à la logique interne d'un mode néolibéral d'organisation du travail, dont le système d'évaluation débouche sur la mise en concurrence planétaire et vitale de chacun avec chacun.

En matière de psychiatrie et de santé mentale, cette idéologie a trouvé son bréviaire dans le DSM-IV. En principe, apolitique et athéorique - en tout cas ascientifique - le DSM n'avait à ses débuts que l'ambition modeste d'offrir aux psychiatres du monde entier un outil de communication en matière de diagnostic. Mais d'athéorique cet inventaire est devenu carrément anti-conceptuel, en même temps qu'au fil silencieux d'un véritable coup de force, il se muait de manuel de conversation clinique en répertoire mondial obligé des écarts à la norme, que ce soit en matière de trouble («*disorder*») mental ou comportemental. Dans le mode d'emploi de l'actuel DSM, penser n'est plus en réalité qu'une variable parasite faisant perdre du temps à l'évaluateur.

À l'heure du *coaching*, autrement dit, diagnostiquer c'est cocher. Il s'ensuit que tout qui veut travailler correctement sans pour autant risquer sa carrière, se voit obligé tel un marrane de

[1] «Le déclin de l'empire psychiatrique», in Psychiatrie Française, décembre 2009

[2] Écrit en collaboration avec un syndicaliste du rail, ce film illustre avec une grande précision socio-clinique les ravages profonds - individuels et collectifs - entraînés par la privatisation des chemins de fer britanniques.

traduire ses dossiers en CIM-10[CIM-9-MC] : invoquant F60.4[301.50][3] au grand jour, tout en révérant l'hystérie freudienne à la nuit tombée[4]. Ce n'est pas rassurant. En effet, bien que ne se revendiquant à l'origine que d'une doxa professionnelle des désordres, le DSM-IV passe de plus en plus pour un véritable traité de psychiatrie. À l'heure progressive d'un totalitarisme insidieux et doux, hâté par la crainte obsessive des intrus (tels les pédophiles, les terroristes, les virus, les fumeurs), ce manuel statistique pourrait s'avérer plus performant que le recadrage psychiatrique des dissidents sous Brejnev. Ce qui peut inquiéter dans le DSM, et que fait bien ressortir l'auteur du «Déclin de l'empire psychiatrique», c'est justement cette apparence consensuelle, cette absence de théorisation qui le rend d'une part, inattaquable conceptuellement, et de l'autre, adaptable sans débat à tout état nouveau des «désordres» ou réputés tels : *il est devenu*, écrit-il, *un instrument de pérennisation de la soumission aux lois du marché concurrentiel.*

Dans son papier, aussi dépourvu d'illusions que riche d'espoirs, Jacques Hochmann se fait l'avocat d'un retour au plaisir collectif de penser. C'est forcément l'univers de la psychiatrie institutionnelle, du fait de son rapport aux psychotiques et à la psychose, qui se voit le plus directement menacé par le reformatage managérial du soin psychique et le mépris corrélatif du temps pris à penser. Malheureusement, il ne semble y avoir d'issue à ce niveau, ni dans un biologisme unidimensionnel[5], ni dans le réaccrochage sans inventaire à une psychanalyse minée par les dogmes et les tics de langage. Il reste qu'on ne peut se satisfaire d'un catalogue imposé de troubles et problèmes qui fasse fi de toute cohérence théorique et de toute approche psychopathologique. De toute interrogation sur le sens individuel et collectif de la souffrance psychique.

En fait, le «grand marché néolibéral mondialisé autorégulé», en détruisant avec constance le tissu social, ne cesse d'engranger de la violence tout en excellant dans le maintien de pactes dénégatifs[6]. Le DSM, qu'il le veuille ou non, fait partie de la boite à outils. Les statistiques néanmoins se retournent quelquefois contre leurs sectateurs : la dépression est annoncée comme première cause d'invalidité dans le monde, tandis qu'elle se voit déjà dans nos contrées corrélée, en premier lieu avec la solitude, en second avec le chômage. Il est moins démoralisant sans doute de se focaliser sur les terroristes, les abuseurs[7], les aspects génétiques des troubles bipolaires… En outre, l'acharnement mis à détruire ce qui reste de «l'empire psychanalytique» laisse entendre que Freud n'a peut-être pas dit son dernier mot.

---

[3] La personnalité histrionique.

[4] Aux nostalgiques de la pensée il faut rappeler, à titre de consolation, que le DSM gagne en comique ce qu'il perd en rigueur. Ainsi, comme l'avait déjà noté Mr Purgon, F32.x [296.2x], «Trouble dépressif majeur, épisode isolé», se caractérise d'abord par la «Présence d'un épisode dépressif majeur», lui-même rapporté à la présence, notamment, d'une «Humeur dépressive» (*Mini-DSM-IV*, Masson, Paris, 1996, p 167 et p 162). Plus précisément encore, le diagnostic de F 52.3 [302.73] «Trouble de l'Orgasme chez la femme», «repose sur le jugement "du" clinicien qui estime que la capacité orgasmique de la femme est inférieure à ce qu'elle devrait être, compte tenu de son âge, de son expérience sexuelle et de l'adéquation de la stimulation sexuelle reçue» (*op. cit.*, p237-238) : un retour littéral, semble-t-il, à l'étymologie du mot clinicien.

[5] Comme semblent le prôner, avec une cohérence tout évasive, les promoteurs du DSM eux-mêmes : n'hésitant pas à affirmer, au moment précis où ils court-circuitent les notions de maladie et de psychopathologie au profit du «trouble» (*disorder*), *qu'il n'y a pas de «distinction fondamentale à établir entre troubles mentaux et affections médicales générales»* (*op. cit., p XI*).

[6] Ce concept, développé par René Kaës, offre un éclairage psychanalytique non réducteur sur les mécanismes de maintien de la cohésion et des intérêts collectifs d'un groupe, au prix de l'empêchement de penser.

[7] Statistiquement et à l'exact inverse de leur image dans les médias, les délinquants sexuels sont parmi les condamnés qui récidivent le moins.

Au moment de sa parution, «Le livre noir de la psychanalyse» (Catherine Meyer, Paris, 2005) cristallise la mise à mal progressive de l'image de la psychanalyse dans notre espace culturel. Dans le monde anglo-saxon, il y longtemps que le vent avait tourné. Dans sa dernière version, Le DSM fait place nette à tout ce qui pourrait rappeler la pensée freudienne. Bien qu'antérieure à Freud mais sans doute trop marquée par lui, il n'est jusqu'à l'hystérie, on l'a vu, pour s'être éclipsée du catalogue autorisé des «troubles» et «problèmes». Le temps est loin où tant de professeurs, de chefs de services, de cliniciens les plus divers, avaient pour viatique la relecture freudienne des anciennes nosographies psychiatriques. Aujourd'hui, beaucoup d'enseignants et de praticiens, au nom de la rigueur, de l'efficacité, du bon sens, dénoncent le charlatanisme psychanalytique. Pour les étudiants en médecine ou en psychologie, mieux vaut rester discret désormais sur la fréquentation d'un divan.

Sur une autre scène, drapés de certitudes, nombre de psychanalystes ne voient dans cet ostracisme que la confirmation de la justesse, voire de l'héroïsme, de leur cause. Dernier bastion de la «vérité du sujet», accoucheurs patients d'un désir ombiliqué dans l'inconscient, ils considèrent avec hauteur ceux qui ne font qu'adapter tel ou tel comportement aux exigences du moment. Un peu désorientés néanmoins, ils vacillent sur leur socle. Privés du label de la mode, qui les garantissait de l'extérieur, ils ont du mal à se resituer. Faute de mieux, il leur arrive alors d'adopter la position du juste souffrant ou du militant galvanisé par le slogan différenciateur : *la psychanalyse n'est pas une psychothérapie !*

Les effets de mode qui ont propulsé au devant de la scène la découverte freudienne, semblent avoir procédé du malentendu — quand ce n'est de la résistance pure et simple. Aux États-Unis, le fond de l'air a toujours été comportementaliste. L'*ego-psychology* n'y a ajouté qu'un raffinement psychanalytique de surface. En France, l'effervescence structuraliste, dans sa version psychanalytique, a débouché sur une «fonction symbolique» plus proche d'un retour à Dieu que d'un retour à Freud. Bien que le vocable ait résisté, le «sexuel» au sens freudien n'a pas souvent été convié à la fête. Ce qui peut sembler dès lors étrange c'est que, malgré des aménagements aussi rassurants, la psychanalyse soit redevenue à ce point vilipendée. Faut-il n'y voir que la rotation nonchalante du temps ? En réalité, trois facteurs, de registres très différents, semblent concourir au reflux psychanalytique.

Tout d'abord, en effet : le vent a tourné. Dans un article très synthétique de la revue *Le Débat* (n°99-100, Paris, 1998) - «Esquisse de psychologie contemporaine» - Marcel Gauchet souligne quelques figures, rencontrées dans notre histoire, des rapports de l'individu aux normes de la vie collective. Dans la société *traditionnelle*, l'individu «incorpore» ces normes. Les hébergeant en lui, il est capable de les mettre en œuvre comme il le faut dans les situations qui l'exigent. Quand il est surpris à s'y soustraire, face au regard de l'autre il éprouve de la «honte». Dans la société *moderne*, l'individu «intériorise» les normes. Ayant fait siennes les exigences collectives, il en devient lui-même le gardien. En cas de transgression, c'est au tribunal de son propre regard qu'il lui faut rendre des comptes. Il s'agit ici moins de honte que de sentiment de «culpabilité», et l'on voit qu'une telle configuration offre des conditions favorables à la théorisation freudienne du «surmoi». En outre, quand le comportement ou le ressenti dérapent de façon répétée, le regard intérieur invite à l'introspection pour en connaître les raisons. On comprend que la psychanalyse, aussi bien comme théorie que comme cure, ait tout naturellement sa place en pareil contexte. Dans la société *contemporaine*, par contre, ce sont les modalités mêmes de notre inscription dans l'espace collectif qui font de plus en plus défaut. Certains ne le perçoivent pas car ils grignotent encore le patrimoine de la modernité. Faute de transmission, les autres ne décodent plus grand chose et se réfugient dans la sécurité immédiate de petits groupes d'appartenance amicaux ou professionnels. Pour peu que leur esprit, leur façon d'être, leur corps, se mette à

«dysfonctionner», ce sont ces quelques liens fragiles qui sont mis en péril. Il faut les préserver à tout prix. Pas le temps alors pour de longues palabres avec soi-même. Tout procédé comportemental, toute médication, toute cartomancie, sera bonne à prendre pour parer au plus pressé. Car il importe avant tout de ne pas trébucher dans l'imminence du vide — par exemple, en perdant son emploi. Ici, la psychanalyse peut apparaître comme un luxe plutôt dangereux, alors que le DSM, ses diagnostics-minute, ses consensus thérapeutiques, a tout pour rassurer.

La fragilisation générale des normes collectives et des modalités d'appartenance individuelle n'explique cependant pas tout. Au sein même du microcosme psychanalytique, ce sont les modalités «incestuelles» de la transmission – jamais vraiment questionnées depuis Freud – qui ne cessent de faire des dégâts, tant directs que collatéraux. Si l'on prend au sérieux la théorie psychanalytique, il est clair que le travail d'élaboration de l'analysant, la remobilisation de sa réalité psychique, la traversée des scénarios inconscients qui l'entravent, ont lieu à partir de ce que la théorie freudienne du psychisme nomme le «transfert». C'est à la faveur de cette même dynamique qu'opère le travail d'interprétation de l'analyste. Du transfert, on peut dire qu'il est la transposition plus ou moins décalée, sur toute relation ultérieure, des mises en forme relationnelles archaïques à partir desquelles nous avons émergé comme sujet. Il constitue à la fois le socle et l'enclos de toute identité. Dans la réalité quotidienne, sans en avoir conscience, nous ne cessons de «transférer» sur ceux que nous rencontrons, à partir de la matrice de relations originaires qui nous a constitués.

Au fil des rencontres, cette matrice ne cesse de s'enrichir ou de se rigidifier. En écho déformé, nous ne cessons de «contre-transférer» sur celles et ceux qui nous prennent pour objet de leur propre transfert. Et ainsi de suite. Dans le décours d'une cure psychanalytique, le transfert apparaît comme la mise en œuvre la plus immédiate (si pas la plus limpide) des scénarios de la réalité psychique inconsciente. Le psychanalyste est formé – et payé - pour ne pas y réagir de façon trop défensive. Dans le cadre de la cure, payement excepté, c'est précisément le suspens de toute relation sociale ordinaire qui permet à la réalité psychique de se déployer et de s'analyser. Un transfert flamboyant sur un professeur remarquable, par ailleurs en position de psychanalyste, exclut la mise au travail de cette relation transférentielle. Comme dans une relation amicale ou amoureuse, l'enjeu immédiat est trop grand. La liberté de parole et de libre association s'en trouve limitée. Tout particulièrement, l'élaboration du négatif se voit compromise (parfois remplacée par des explosions passionnelles). Comme dans toute relation importante, on pourra certes s'enrichir de la parole de l'autre, toucher à des dynamiques inconscientes, bénéficier d'effets divers. N'empêche qu'une relation pour être «analytique» implique l'abstinence de toute autre interaction que celle cadrée par les séances, et ceci pour des raisons autant éthiques que métapsychologiques. On aura beau être un praticien bien formé, accepter simultanément des proches en analyse hypothéquera largement leur trajet analytique.

Or, à l'intérieur des groupements de psychanalystes, la situation est pire. Ici l'incestuel règne en maître. Aux temps héroïques, certes, il était difficile aux pionniers de ne pas aller en analyse l'un chez l'autre. C'est ainsi qu'Anna Freud avait été analysée par son père. Un train plus loin, Mélanie Klein voulait confier à Winnicott l'analyse de son fils — à condition de superviser les séances. Lacan, de son côté, confondait séminaire et cabinet, lit et divan, élève et analysant. Mais ces illustres aberrations sont peu de choses face à l'obligation faite aux candidats, par la plupart des associations de psychanalystes, d'effectuer leur analyse avec un senior du groupe au sein duquel ils espèrent être cooptés. Certes, effet-placebo aidant, il est toujours possible de faire son analyse malgré son analyste, mais ce n'est pas le meilleur des cas. Dans cette situation, qu'il le veuille ou non, l'analyste – même s'il est absent des

procédures d'admission – est toujours juge et partie. Il incarne pour l'analysant le plus concret des enjeux. En outre, l'un et l'autre vont se côtoyer peu ou prou dans la réalité partagée de la vie institutionnelle. Selon les cas, il adopteront la position du maître ou du disciple, se feront brillants ou transparents, mutiques ou empressés. À l'ombre de son «didacticien» (et quel que soit le nom qu'on lui donne ou se refuse à lui donner), l'analysant est pratiquement en situation de candidat à l'adoption en période d'essai. Pas vraiment une chance, autrement dit, de «déliaison».

Tout cela pourrait prêter à sourire si les conséquences n'étaient immédiates du côté de la liberté de parler et de penser. La remise en jeu attendue de la cure achoppe vite, ici, sur la clôture de positions identitaires et sur le rejet de mécréants. Sur la scène sociale, la conséquence la plus visible est que les analystes excellent souvent plus à montrer leurs badges que leurs idées, à polir des fatwas plutôt qu'à débattre. Quand, portés par la mode, ils tenaient le haut du pavé, la disqualification des étrangers au sérail, l'excommunication des infidèles, avaient lieu en toute impunité. Aujourd'hui, à la faveur du bouleversement sociétal évoqué plus haut, certains sont tentés de rendre aux psychanalystes la monnaie de leur pièce, voire même de jeter l'enfant avec l'eau du bain (c'est une facette du «Livre noir»). Ceci n'est certes pas rassurant, mais il y va peut-être d'une chance : celle de se faire entendre intelligiblement là où l'on a vraiment quelque chose à dire.

De ce côté malheureusement, mais pour des raisons tenant cette fois à ses propres fondements, la psychanalyse se voit exposée plus encore à l'impopularité. L'anthropologie psychanalytique, en effet, préfère bien nommer les choses plutôt qu'«ajouter au malheur du monde» (Camus). De ce fait, elle ne peut que constater en la théorisant la «banalité du mal». Dès 1915, dans ses «Considérations actuelles sur la guerre et la mort», Freud anticipait largement sur Hannah Arendt tout en se montrant plus radical qu'elle. Au début des années soixante, la commune soumission des humains à l'autorité est mise en évidence, tant par le regard porté sur Eichmann au procès de Jérusalem, que par les expériences de Stanley Milgram sur la torture au nom de la science (Yale University, 1961-1963).

Pour Freud, fortement souligné par Laplanche, la pulsion sexuelle de mort, avec ses effets de déliaison, est inséparable de la pulsion sexuelle de vie. Les deux sont au cœur de notre désir de vivre, bien que leur déferlement non réglé empêche tout simplement la vie. En 1929, dans «Malaise dans la culture», Freud prend acte de la souffrance engendrée par l'inévitable conflit entre exigences pulsionnelles et nécessité de médiations collectives. Dans cette perspective, une culture n'est jamais qu'une recette parmi d'autres pour aménager les tensions entre pulsion et civilisation. Mais cette recette est fragile et ceux qui en bénéficient sont loin de l'avoir intériorisée. La plupart ne font en réalité que s'y soumettre en l'appliquant. Que la société leur offre quelque prétexte - notamment patriotique – et le viol devient arme de guerre ! Au regard de la métapsychologie freudienne, les sujets de Milgram ne sont pas que soumis à l'autorité, ils sont en proie à un «malin plaisir» — ce qui se voit confirmé par une une expérience socio-clinique de Philip Zimbardo (Standford University, 1971), plus troublante encore que celle de Milgram et significativement beaucoup moins évoquée[8].

[8] Ayant reconstitué les conditions pratiques d'un centre de détention dans les sous-sols de l'Institut de Psychologie de Standford University (en collaboration avec la police de Palo Alto), Philip Zimbardo y mena une expérience qui devait durer deux semaines, avec des étudiants volontaires et payés, sélectionnés en fonction de leur équilibre psychologique et acceptant de jouer les rôles de garde et de prisonnier — sans autre consigne que l'interdiction de toute violence physique. Rapidement, des rapports sado-masochistes violents, dignes d'Abou Ghraib (Irak, 2003), s'établirent entre les divers protagonistes, au point que Zimbardo dut se résoudre à interrompre l'expérience après six jours.

Pour l'anthropologie psychanalytique, l'état spontané de la condition humaine la porte plutôt du côté de la xénophobie, du sadisme, et des disciplines associées. Pouvoir le reconnaître permet parfois de s'en déprendre. C'est précisément là que la métapsychologie freudienne débouche sur l'éthique et le politique, mais pas sur la popularité. Il est logique, en tout cas, que l'adoption de la psychanalyse par la culture de masse aille de pair avec sa désexualisation. Car, en réalité, sous le vocable «psychanalyse», voisinent des registres très hétérogènes. D'un côté, la seule chose qu'elle ait à offrir en propre, c'est une théorie du «sexuel» (du *Sexual*, dira Laplanche, en reprenant le mot allemand pour ne pas prêter à confusion) en tant qu'instauré dans le cadre d'une séduction précoce par l'autre — et dès lors totalement distinct d'un formatage instinctuel endogène. La métapsychologie des pulsions et de l'inconscient sexuel refoulé constitue le noyau dur de la psychanalyse. D'un autre côté, l'angoisse et la conflictualité inhérentes à la vie psychique, tout comme l'incompatibilité entre les exigences de la vie pulsionnelle et celles de la vie en commun, se soldent non seulement par des solutions symptomatiques individuelles, mais bénéficient de modèles d'encadrement divers, véhiculés par les apprentissages, les mythes, les idéologies et les rites.

Dans sa pratique clinique, la psychanalyse a plus souvent affaire en réalité aux avatars du codage mytho-symbolique du réel (Œdipe, fonction parentale, différence des générations et des sexes, …) qu'aux péripéties brutes de l'angoisse et des pulsions. Ainsi, peut-elle souvent se confondre avec une psychologie structurale, une anthropologie philosophique, une éthique de la vérité, une herméneutique familiale, une catharsis par la parole, une morale des pulsions, une pédagogie du sens, une psychiatrie douce, un cheminement spirituel, voire même une cure de désensibilisation. Pour justifier le label «psychanalyse», le tout est de savoir si ces façons de faire et de théoriser reposent ou non sur le socle de l'inconscient sexuel refoulé — et pas seulement sur son invocation rhétorique.

Ce qui est sûr, c'est que la cure psychanalytique n'a pas plus affaire à des «maladies» qu'à des «troubles» : elle ne rencontre, en fait, que des souffrances et des solutions individuelles dont le diagnostic préformé lui importe peu. Il est vrai que Freud hérite à ses débuts d'une nosographie qui l'a précédé et que, médecin, il ne peut qu'être sensible à l'élégante cartographie kraepelinienne des psychoses. Chez Lacan, psychiatre, marqué par de Clérambault, un concept comme la «forclusion» rétablit un mur quasiment asilaire entre les «fous» et les autres. Mais ce n'est sans doute qu'épiphénomène. Pour les héritiers de la pensée freudienne, il n'est de symptôme suffisamment monstrueux pour ne pas les renvoyer à eux-mêmes.

La cartographie des souffrances, troubles, maladies peut diverger, la psychopathologie changer d'accent, les neurosciences nous fasciner, le couple pulsion-civilisation n'en traverse pas moins tous les horizons. Par-delà ses dérives identitaires, la métapsychologie freudienne apparaît ainsi comme la pierre d'angle de toute anthropologie. N'étant plus à la mode, elle prête à réflexion. N'offrant aucune recette clinique, elle peut inspirer le clinicien. N'ayant plus réponse à tout, elle peut nourrir le questionnement. À l'heure du déclin de l'empire psychiatrique, la psychanalyse peut contribuer à sauver la santé de ses grilles d'évaluation gestionnaire. En la rapatriant vers des tropiques moins rétifs à l'échange, elle peut renouer avec la capacité de «travailler et d'aimer» (Freud). Voire même avec le plaisir de penser.

FrancisMartens
novembre 2009

pour *Psychiatrie Française*, 2009

SOMMAIRE

Au sein de la société néolibérale mondialisée, régulée par la seule «main invisible» du marché, la notion de «psychopathologie» a disparu. S'interroger sur le sens individuel ou social d'une souffrance n'a en réalité aucun sens. Il s'agit plutôt d'éliminer par des recettes les désordres – éventuellement mentaux – qui pourraient nuire au système. Il s'agit donc moins pour l'individu de chercher à comprendre, que de recommencer à fonctionner. En matière de psychiatrie, cette idéologie possède un bréviaire universellement répandu : le DSM-IV. Pas étonnant que la psychanalyse n'y trouve plus de place et que l'identité des psychiatres s'y voit mise à mal.
Pour des raisons identitaires, nombre de psychanalystes héroïsent cette situation en termes de persécution des derniers tenants de la «vérité du sujet». Ils ne sont pas loin de s'identifier aux premiers chrétiens ou aux maquisards du Vercors. Loin des catacombes pourtant, la situation ne peut se réduire aux conséquences d'un changement d'idéologie dominante. D'une part, les psychanalystes ne reçoivent souvent que la monnaie de leur morgue (quand ils tenaient le haut du pavé) ; d'autre part, la transmission «incestuelle» qui prévaut en leur sein les a souvent fait s'exclure eux-mêmes de la scène du débat ; enfin et surtout, la vision «psychanalytique» de l'homme – pour laquelle le sadisme et la xénophobie font partie de l'état normal des choses – n'inspire pas forcément une sympathie immédiate.
En tout état de cause et par-delà la mode, la métapsychologie freudienne des pulsions et de l'inconscient sexuel refoulé n'a pas pris une ride. Elle reste au cœur de toute réflexion anthropologique, comme de tout renouveau psychopathologique.

MOTS-CLEF

banalité du mal, DSM-IV, Freud, Laplanche, métapsychologie, pensée, psychopathologie, transmission incestuelle, sexuel, trouble (*disorder*)